

Uncle

PIT



N° 202

poèmes

UNCLE



. DIVERS. I

(.... Avril 1964).

Il faudrait plusieurs pages pour expliquer ces points, car chacun, à, peu être, fait une histoire, mais tout au moins une aventure.

" Rose Rouge. "

Toi que j'aime Belle rose,
Belle, jolie rose rouge,
J'aime tes pétales rouges,
Toi que j'aime belle rose.

Rouge, juncille à des lèvres,
Tu fleur que j'aime, adore,
Berce mes rêves quand je dors
Et me rappelle des lèvres.

Tu es partie toi que j'aime,
Mais je regarde une rose,
Me te vois en robe rose
Tu es partie toi que j'aime.

"Une Nymphe."

Là-bas, dans la lointaine forêt de sapin
Un lac vert d'émeraude dort sous les pins
Bouchés sur la mousse, la nymphe des eaux
Reigne ses blonds cheveux cachés dans les roseaux.

Sur un rocher est allée, c'est dévêtue,
Elle se baigne maintenant sous les nues
Le murmure du vent dans les branches c'est tu
Sout, le soleil éclaire son beau corps nu.

Etendue sur le rivage et nue,
De ses yeux d'émeraude regarde les nues
sa main elle tient une rose orange
Après elle baise des ses chandelles lèvres rouges

"Coucher de soleil."

La forêt et vêtue d'or et de pourpre,
Les rayons du couchant jouent sur les feuilles
Les dernières feuilles attendent qu'on les cueille
La forêt et vêtue d'or et de pourpre.

Le ciel rouge et dur' là-bas se terni,
Le ciel étincel de ses derniers feux,
dans la montagne au albume des feux
Le ciel rouge et dur' là-bas se terni.

Le miroir du lac de tout ses feux étincelle.
Chaque vague et autant d'étincelles.
Les grands arbres se reflètent dans l'eau,
Et un doux vent murmure dans les roseaux.

"Les Destinés,"

Bien loin là-bas des hommes meurent,
Bien loin là-bas des hommes ont peur,
Peur, dans un pays de rêve,
Où le temps et la vie sont des glaives
Suspendus à leur fun malheur.

Ici tout n'est que bonheur,
Toutjours, on a pour se nourrir,
Et personne n'a peur de mourir,
Ici tout n'est que bonheur.

Mais plus tard là-haut dans les cieux,
Où bien souvent nous levons les yeux,
Les hommes qui ont peur
Avant leur part de bonheur.

"La Biche,"

Loin là-bas, très loin dans les bois,
Loin là-bas une biche boit.
Dans le feuillage le vent bruit,
Et la biche boit sans bruit.

La lune se glisse sans bruit dans les roseaux
Le disque d'argent se pose sur les eaux.
Et la biche brâme soudain au clair de lune
Puis elle disparaît peu à peu dans la brume.

Tout n'est que silence dans les sombres taillis,
Et aucune branche ne bouge ou ne tressaille.
Maintenant très loin là-bas la biche dort
Puis peu à peu va disparaître le disque d'or.

"Les Amants de la nuit."

Là-bas sur le ciel embrasé,
Deux silhouettes étaient enlacées,
Longtemps ils se sont embrassés,
Enfin ils se sont séparés.

Et dans la vallée sombre,
La nuit tombe profonde,
Une fois se sont embrassés,
Là-bas sous les cieux étirés.

Déjà tant dat dans la vallée,
Seules chantent les cigales,
Seules dansent les tziganes,
Maintenant qu'ils sont séparés.

"Liberté"

Quand sera-t-on libre, libre...
Libre d'aimer, de vivre, de dormir,
Libre de parler de soupir.

Plus de jure jur nous opprimer
Plus de tyran fur nous opprimer
Enfin nous pourrions parler,
Enfin nous pourrions aimer.

Il est grande ce mot de "liberté",
Par lequel nos pères ont luttés,
Par lequel nous lutterons toujours.
Faisons sans repos jusqu'au jour,
Car nous aurons la "liberté"...

"Divagation,"

La délicieuse douceur,
D'une caresse d'été
Fait déborder ton cœur
D'un amour
Que tu croyais mat jadis toujours.

Yes Palmes douces
Parcilles à l'eau
Qui murmure au ruisseau
P'écoulaient dans la mousse
au gré
De ta pensée

De la source, chaque fois que l'eau a jailli
De ton âme s'est enfui
Le faible souvenir des jours sans bonheur
Et la paix doucement est descendue en ton cœur

"Automne,"

Maison, bois, fruits et ruisseau,
Sonne cachée qui murmure dans les roseaux
Bois pointus qui fuyant l'été monotone
Vers jadis des merveilleuses couleurs d'automne
Feuilles au jonc et à l'or parcilles,
Que d'alent les rayons du soleil,
Flans dont le calice recueille la rosée
En d'ancres Palmes la dernière nuit d'été;
Champs maures de bruyère en fleurs,
Que doucement le vent effleure,
Paisibles lacs d'émeraude dans les bois,
Et au soir la briche boi-
quand sans embrasement
Doucement se lève le disque d'argent
Roches que le bruit apaise,
Vers été gravés à jamais dans mon cœur

" Révolte. "

Oui ! je suis là, oui j'existe !
Mais pourquoi exister si après c'est la mort
Cette vie durant laquelle on résiste,
Où même-t-elle vers quel port ?
Si au moins elle avait un but,
Si elle ne se terminait pas à cet abrupt,
Si chaque jour était nouveau,
Si vers l'infini on montait toujours plus haut
Si l'humain était l'être supérieur,
Si il n'était soumis à aucune force extérieure
Alors oui, la vie aurait un sens,
De la race humaine on aurait l'essence
Et toi inexorable Destin
En aucune sorte tu n'asservirais l'humain

" Suicide. "

L'eau glauque du fleuve coulait le long des quais
Sous la brume, quelques quidams disparaissaient
De la vase s'élevait une odeur fade ...

L'homme se couchait le long des façades,
Suisait la rive fluviale dans l'ombre.
On le devine plus qu'on le voit
Et la clarté de la lune qui brille au toit
Dans ce brouillard tantôt clair ou sombre.

Cette veste, ces pièces sans nombre,
Cachent sans doute un cœur qui sombre,
Parfois furtivement l'homme s'approche
De l'eau qui se brise sur la roche ...

D'un coup, des plumes trouent la nuit,
Glissant sur le canon court d'une arme qui lui

La sueur coule sur le front ardent de l'être.
De ses lèvres escangues il n'est plus maître
Ses longs cheveux fous et son teint blafard,
Ses yeux bleus et froids lui donnent l'air hagard

Sec, un coup de feu claqué, l'homme s'écrase
De sa tempe perfide le sang s'écoule,

Son visage saint : il est libre, il est mort !

L'ombre n'est satie qu'un instant des ténèbres
Le temps de fuir ses remords,
De se tuer et de tomber dans l'eau du port.

"Tristesse"

Une solitude immense,
Peu à peu ensahi mon cœur,
Et moi, qui jamais n'ai connu la peur,
Je sombre dans la démesure.
Tout tourbillonne autour de moi, tout se vide.
Tout m'accule au néant, au suicide:
Je hais tout ce que j'aimais, j'ai peur, je tremble
Les cieux et la terre sans moi se désassemblent.

Bienheureuse ceux qui sont nistés petits,
Bienheureux ceux qui n'ont jamais compris,
Je vendrais tant sans ressembler hommes et
(cœurs purs.)

Qui n'avez jamais aimé ou haï,
Qui n'avez jamais gagné puis failli,
Qui n'avez été le dieu des foules,
Et puis rejetés comme un débris sur la route

Ainsi, je vais te quitter terre hostile
Je vais mourir, je vais être tranquille,
J'irais n'importe où car je suis sans foi ni loi
Mais je serais loin de tout, loin de toi,
Société indigne qui aujourd'hui tue
Ceux qu'hier tu élevais avec nous.

"Rosée"

Faillement dans le ciel la lune luit,
Et les étoiles scintillent. Pas un bruit,
Sauf le souffle d'un doux zéphyr dans les
Branches
Et le murmure d'un ruisseau qui s'épanche
Le promeneur assis au bord du lac, rêve
À ce qu'était le paradis d'Adam et d'Ève.
Perdu dans ses pensées, il ne voit pas le jour
Et il ignorera toujours,
Que c'est l'Amour qui a posé
Les palmes qui courent de ses jours, la vie

"Poètes"

Poètes, ni les mois ni les jours,
Plus rien ne compte car tu es toujours!
Pour toi, ce n'est rien le temps qui passe,
Car tu es sûr que rien jamais il n'efface,
Tes œuvres immortelles, oh poète éternel!
Et tes vers pleins de douceur et de miel
Fruits de ton âme sensible,
Seront des sommets inaccessibles,
Pour les Bohèmes des siècles à venir!

"Espagne"

J'espère un jour aller vers toi
Espagne, alors je t'en prie, attends moi
Patrie de Goya et de Ribera,
Attends que j'ai parcouru tes sierras,
Que j'ai vu le Guadalquivir et l'Andalousie
Attends que j'ai visité Grenade et Séville,
Que j'admire gitans et toreros,
Que je fesse sans ma plume ou mon crayon
Tes immenses troupeaux noirs - les tores
Ou ton grand peuple grailant: les huillans,
Temps, arrête la marche de l'Espagne éternelle
Afin qu'un heureux Bohème se souvienne d'elle
Comme d'un pays de sang et de huillans,
D'ombre et de lumière, de foi et de jussions.

"Méditerranée"

Le ciel était d'un bleu profond
Et la mer était sans fond.
Dans une baie, sans les palmiers,
Dormait un beau bachelier.

Le soleil de méditerranée
Brillait dans un ciel d'azur.
La mer d'émeraude était pure
Et ses flots tranquilles, calmés.

Yant fés jouscien des alôs
Et fleussien des mimosas
Yant fés jouscien des alôs
Et fleussien des mimosas.

SOUVENIRS. (Janvier 1958 -
Avril 1964.)

- Souvenirs du "Château de Malbosse",
près de Grasse, où je suis resté 3 mois
pour soigner mon asthme:
("Méditerranée - Provence.") (58-59)

- Souvenirs de vacances près de Truges en
Champagne en 1962 et 1963: "Les lites"

- Souvenirs de mes premiers mois d'
internat = novembre 1963: "du lycée"

"Provence"

Soleil brillant toujours, ciel bleu
Frappé de montans lumineuse qui
s'avancent

Pays où jamais il ne pleut.
Aix qui sent la lavande et qui enchante
Cigales, qui dans les cyprès toujours chantent
Là-bas, caché dans les roseaux, c'est un mas
un mas qui dort tranquille là-bas.
Tout cela, c'est la Provence.

Longs cheveux noirs flottants au vent
Moustaches, sauvages, toujours en avant
Yeux bleus profonds comme la mer
Visages où jamais n'apparaît un serein
Calme

Lèvres roses palpitrantes,
Silhouettes frémissantes =
Les jeunes âmes à peine d'aptées
Vous êtes une partie du charme de la
Méditerranée

"Les Lilas..."

Perdue dans la campagne
En plein cœur de la champagne,
Solitaire et tranquille,
Loin du fracas de la ville,
Blottie au creux d'un vallon
Paisible, loin d'autres maisons,
C'est la "hame", où je passe mes vacances.

En arrivant sous verger un vieux toit rouge
Et c'est tout ce que me berge
Vous approchez: au-dessus de la porte "Les Lilas"
Plus l'ombre d'un doute c'est bien là
Là que je rêve étendu dans le verger.

Pas d'oiseaux. Dans les branches le vent murmure
Et le soleil se baigne dans un ciel d'azur
Alors je pense à la Méditerranée,
Où j'ai si longtemps séjourné...

Depuis tant d'années, rien n'a changé sous ce toit
Bon toujours les soirs l'en voit,
Dans le vieil âtre les mêmes flammes dansates
Jouer sur les mêmes solives apparentes!
Les vieux murs de torchis blanchi par le soleil
Sont toujours couverts par la treille.

Seul, ici les êtres ont changés
Pour dominer cette belle propriété.

"Un lycée"

à Roland D...

Est-ce Dachau, Auschwitz, Buchenwald, quel est ce
[le camp?]

Ce n'est pas un camp, ce n'est qu'un vulgaire lycée
Pas de gardes chicourmes = ce sont les surveillants
Pas de barbelés = le crainte d'être renvoyé!

Un léger sourire flotte toujours sur tes lèvres
Mais l'amertume régné en ton cœur
Elle y régné secrètement car tu as peur
D'une vue souvent fatale mais toujours brève!

La méfiance régné partout
Et le silence est une loi
Dans cet immense lieu on tu te fais de tout
De tout sauf ce qui peut être fatal à toi!

Tu vis as ainsi jusqu'à ta libération
Et même encore beaucoup plus tard =
Toute ces années de prison
Te marquant douloureusement comme un dent

FRANÇOISE. (1961 - Juin
1962)

Premier amour, amour d'enfant
encore, il était très fin, ce n'était
pas vraiment "L'amour", tel que je
le conçois aujourd'hui.

"L'amour perdu..." c'était après les
innombrables parties de cache-cache des
jours des vacances, puis la séparation
due à la reprise de la classe.

"Françoise..." Peu de sens, son
originalité réside dans le fait que
chaque lettre du début de vers est
une lettre du féminin.

"L'amour Perdu."

Ma bien-aimée te souviens-tu de ce temps
Ce temps, où mon amour je t'ai rencontré
Il faisait beau et c'était le printemps
Cui, c'est au printemps que je t'ai rencontré

Et après ce fut l'été
Les oiseaux chantaient en chœur.
Nous avons été séparés
Mais tu es restée dans mon cœur.

Le temps a passé sans que je t'ai retrouvée
Et seul je serai avant de dormir j'ai pleuré
Mais malgré tout je croyais que tu reviendrais
Et malgré moi dans mon cœur j'espérais.

La nuit est tombée dans mon cœur
Et enfin j'ai séché mes larmes,
Par toujours je t'avais perdue,
Et jamais on ne s'est revue.

"Françoise."

Formidable dans la plus grande tempête
Renouvelé après une courte absence,
Amour puissant que rien n'arrête,
Nouveau sentiment et un cœur qui pense
Ça oui, c'est vraiment l'amour.
Où chacun trouvera toujours,
Inmatériel mais aussi ardent
Singulier mais toujours puissant
Égoïste comme tout sentiment :
Celui de pouvoir maintenant aimer

"Le pays d'où je viens"

Où! Le beau pays d'où je viens,
Où! Le beau pays qu'est le tien,
Les filles sont toutes jolies,
Mais les beaux gars sont tous injolis.

Dans mon pays, le ciel est pur,
Mais en été le sol est dur.
Là-bas, les blés d'or ondulent,
Sans la pluie ou le vent modulé,
Une très belle complainte
Opère est comme une plainte.

Lorsque chantaient les cigales,
Et que dansaient les tziganes,
Des femmes bien souvent pleuraient
Et peu à peu la nuit tombait.

Formidable dans la plus grande tempête
Renouvelé après une courte absence,
Amour puissant que rien n'arrête,
Nouveau sentiment à un cœur qui pense
Sa oui, c'est vraiment l'amour,
Où chacun trouvera toujours,
Inimitable mais aussi ardent
Singulier mais toujours puissant
Égoïste comme tout sentiment:
Celui de pouvoir maintenant aimer

Où! Le beau pays d'où je viens,
Où! le beau pays qu'est le tien,
Les filles sont toutes jolies,
Mais les beaux gars sont tous impolis.

Dans mon pays, le ciel est pur,
Mais en été le sol est dur.
Là-bas, les blés d'or ondulent,
Sans la pluie ou le vent modulé,
Une très belle complainte
Où est comme une plainte.

Lorsque chantaient les cigales,
Et que dansaient les tziganes,
Des femmes bien souvent pleuraient
Et peu à peu la nuit tombait.

"Mon Cœur,"

Maintenant mon cœur n'est plus là,
Il est parti bien loin là-bas,
Là-bas où dat ma bien aimée
Mon doux cœur longtemps adé.

Le ruisseau berce mes pensées
Et l'amour berce mon cœur.
Je m'endormi et j'ai rêvé
à la douceur du bonheur.

La nuit tombait, je repartis.
La vie est un doux chant d'amour
Ma pensée m'a toujours suivi
La vie est un doux chant d'amour.

"Regrets,"

Où. Comme il est lointain ce temps,
Comme ils sont lointains ces jours enfatis,
[Le vent

Qui mon cœur, je te vis pour la première fois,
Et qu' alors je m'épris de toi!
N'étais jeune, j'étais brutal,
Je voulais défendre mon cœur contre un danc

[mél
d'amour! L'amour que tu ne pourrais peut-être
Savoir moins que toi j'étais âgé.

Mais malgré tout tu me laissais espérer
Et moi, pauvre sot, là-dessus je me bauc
Hélas, mon amour fut déçu!

Quand je vis avec quelle fierté tu me regardas
Peure de moi! Bien sûr j'étais timide
Mais certains regards me triomphent par perfidie
Et j'étais là, triste, regardant sans rien voir
Car ton cœur était gonflé de tendres espérances
Pour un autre gars qui te plaisait plus que moi

de tresse.

Plein d'amour, j'attendais ces grades vacances
Opus devaient combler toute mes espérances
Et au contraire je ne connus que des déboires
Tu n'étais pas là, tu ne voulais pas me voir
Alors j'ai trompé désespoir et douleur.

Mille fois j'ai cherché un autre cœur
Mais hélas je n'ai rien trouvé!

Rien trouvé sauf une fille qui m'a dégoûté
Et je suis reparti, triste, sans être aimé:

Je cherche toujours et je ne trouve jamais
d'amour, l'amour que je t'aurais voulu,
Mais que de tant ton cœur me hais!

Malgré tout, maintenant dans ce triste lyre
Je pense encore à toi si tu m'as délaissé:

Chantait mon amour, cris - moi!

Et dis - moi si vraiment tu ne veux plus de moi
Y'a-t-il des tant tes yeux profonds comme la mer
Ton joli sourire jamais amer,

Et tes longs cheveux d'ébène

que je te voudrais là j'en te dirai: j'étais,

- NADINE - (Février 1964)

Comme Pas des vacances de Carnaval 64
elle m'a peut manquer car je pensais
surtout à Marie - José:

"Hélas" = simple divagation.

"Hommage" = poème joint à une
carte d'anniversaire, sur laquelle on
voit des violettes.

Oh! Lucky qu'as tu se soi, tuas l'air sangeur
Allons, viens Luc, secoue ta t'ouffeur,
Chantes, danses et dis-moi
Il ne doit y avoir que gaieté sans ce taint:
Dépêche toi, allons twister,
Avec tant les copains allons danser.

Mais je ne veux pas... mais je ne puis l'oublier
Et pourtant, elle est partie sans rien dire,
Elle ne m'a laissé que ce fond de
Sans un mot, sans tout souvenir...
Nous étions satis de ce bal maudit
Je serais fut ce corps qui m'avais étendu

Mais il est venu cet inconnu,
Il l'a appelé et elle a suivi l'intime...
Ils se sont enlacés, ils se sont étreints,
Et je suis resté seul avec la nuit
Maintenant, c'est fini. Elle c'est enfuie,
Elle est partie, oui partie... partie...
Vers l'infini, avec les autres filles.
Et je veux l'oublier, oui l'oublier,
Et ne plus jamais, non ne plus jamais aimer

Me n'ai pas de roses pour te dire "je t'aime!"
Je n'ai trouvé que ce bouquet de violettes.
Qu'elles soient messagères muettes,
De mon amour et de mes pensées bohèmes

Pour ton anniversaire je voudrais ton corps blanc
Je voudrais te voir là et te dire « aime-moi »
Pendant que mes yeux en émoi,
Découvriraient ton regard si brûlant.

Malheureusement, tu n'es pas près de moi,
Et c'est avec jalousie que je t'envoie,
Des milliers de danses baisers parfumés
Pour l'haleine de ces danses fleurs blanches.

Encore plus que tout, j'aime le parfum de ces fleurs
Respire-le, c'est un gage d'amour,
Que je te donne avec tout mes vœux de
[Bonheur.]

"Marie - José"

Des cheveux d'ébène orlent ton front,
Ton front et ton visage si mignons,
Rieur ou sérieuse, triste ou serein.
Plus que tes longs cheveux Marie - José,
Beaucoup plus que ta douce peau ambree
Me plaisent, ton nez aquilin,
Tes yeux profond comme la mer,
Ton sourire ou amusé ou amer.

- MARIE - JOSÉE.

(octobre 1963 -
Mars 1964)

Amour autant utopique, il n'a
dure que fait de temps, quelques
mois, mais je crois que c'est celui
qui m'a le plus marqué.

"Marie - José" = Ponticuit.

"Inquiétude" = divagation.

"Adieu" fin d'une période

heureuse : Marie - José se marie lors des
vacances de Pâques 1964 avec son futur
marin "Philippe Barra".

Mais, tant autant que ta grande beauté,
Ton corps, souple et bien élané
Peu exister en moi, triste et désabusé
De l'amour la fongueuse impétuosité.

"Inquiétude"

Tu es belle Marie-José,
Plus belle que la goutte de rosée,
Qui brille dans le soleil du matin,
Tu es si jolie avec tes yeux de satin,
Que je voudrais que le creux de mon bras
Soit un refuge pour toi dans le fracas,
Dans tant de peines et tes joies.
Je voudrais que tout ce qui est à ma saint-à
[toi
que tu sois un but, une faune,
L'amour pour lequel mon cœur murmure.
Mais hélas, je ne suis ni beau ni trop riche
Je ne suis qu'une ombre à tes yeux de biche
Et tu m'es toujours supérieure.
Et un autre sans doute tu fais des déclarations
Tu es plus âgée que moi, tu es belle,
Si belle que pour toi des gens se querellent
Et, tu ne connais même pas ma passion.
Qu'espérer? Pour moi tu n'es qu'une obsession

"Adieu"

à Marie-José Michiel.

Tu vas partir, tu m'as quitté,
Je suis de nouveau libre tu vas te marier
Et tantôt Marie-José, j'ai été fidèle,
Je t'ai toujours admiré, tu es si belle!
Je te voyais avec d'autres gens, ça me peinait
Et tantôt, tu ne savais pas que je t'aimais!

que c'est triste, la liberté à ton prix,
C'est triste une journée sans ton sourire serein.
Plutôt perdre la vie que de ne plus te voir.
Plutôt mourir que vivre sans espoir!
Plutôt vivre esclave et heureux,
que libre, sans joie et malheureux!

Mais, pour quoi pleurer, tu fais tout ce qu'il te plaît
Et que, de toute façon je te ferai à jamais
mon

DIVERS II

Marins..

à Gilles P. ----- à Guy F. -- à Moi-
Xavins, qui vogués sur l'océan immense,
sous défis la lame et puflez le silence,
Est-il possible que vous peussiez un jour,
Alors que vous bravez le danger chaque jour?

Après avoir vu l'Océanie,
Et relaché en Nouvelle-Calédonie,
Après avoir rêvé auprès des vahinés,
Français et concubins de Thionnés.
Après avoir fait le tour du monde,
Et vu les îles de la Sande,
Quand vous aurez dansé toute la nuit,
Et navigué sans le soleil de minuit,
N'aurez vous pas peur, vous vaillants navigateurs
Des tempêtes terribles de l'Équateur,
Du vent qui rugit à babord et à tribord;
N'aurez vous pas peur de lutter avec la mort
Ne craignez-vous pas, la fusée et tout ses cousins
La mer enfurée, votre cercueil?

"Fleur de Toujours"

à Lydie N

Tu es arrivée un matin de Septembre,
Fleur tardive de l'été qui s'enfuit,
Devant l'automne ses os, ses ombres,
Tu es venue avant l'hiver et son ennui
Tout aussi jolie que l'aurore,
Avec tes yeux jaillies d'or.

Tu étais perdue dans la foule des autres
Avec le même sourire pour chacun des nôtres

C'est seulement sur la Benueci,
Que tu t'es épanouie, fleur d'Avril,
Rapide comme la gazelle des déserts brûlés
Scalpe comme la liane fragile,
Qui lentement ardoit à l'infini...

"L'Adieu"

Il fait nuit sur la plaine, il fait nuit en mer

Il pleut sur bois et champs, il pleure sur mer
[Cœur,
[Banheur.

C'est la nuit, plus de murmures ni de bruits
Dans la campagne ou dans mon âme qui
[frémit!

Adieu la vie, voici la mort!

Adieu mes plaisirs voici le remord!

Tristesse du temps qui passe,
Frissons de la pluie qui ruisselle sur la
[glace

Vous arrivez, oh! Sombres soirs d'hiver,
Et pas lents, doucement comme le mer qui
[en réveille!

Il pleut, il pleure, il fait nuit,
La mort est là, plus rien ne suit.

"Mon Rêve!"

Les voiles du sommeil embrasent mon esprit,
Je dormais et rêvais sans souci,
Dans la brume floue de mon songe vaporeux
Je voyais distinctement une femme:
Visage quelque peu douloureux,
Avec yeux bleu pâle et sans flamme,
Pelotonné dans des boucles de nuit.
Une bouche pâle soupirait tristement,
Elle semblait m'appeler, sans bruit,
Hoi, le dormeur ~~est~~ tranquille et indolent.
Puis, elle disparut lentement,
A regret, douloureusement,
Dans la légère brume du rêve.

"Océanie"

Sur le ciel pâle et lumineux,
Tout au bord de l'eau transparente du lagon,
Les grands palmiers et la plage sont silencieux.
On entend seulement le ~~bruit~~ doux bruit du frangeon
Des cochenils, aux corps ambrés, aux cheveux noirs
qui pêchent l'huile avec espoir!
Mais le corail cache la perle étincillante
Et ne donne que ses reflets de cristal
A cette frange d'écume qui s'étale
Et ment ~~sur~~ sur la plage rutilante
Au pied des pêcheurs désolés.

"Les Taureaux,"

La manade vit dans les ajoncs et les flots,
Elle ne connaît pas l'herbe trop rare de l'éclos:
Les taureaux ont pour patrie la mer et l'azur:
Ce sont les fils du soleil et du vent,
Ils ~~ont~~ vont dans les grands mauvais sans mesure:
Leur seul ami, c'est l'ouragan.

L'eau gicle sous leur galop, lorsqu'ils ont
L'œil en feu, le mufle écumant.
Par les roseaux de leur bel univers sans fond,
Au trot de leurs sabots luisants.

Quand le vent lustre leurs flancs noirs,
et glisse sur la corne fière et polie,
Ils défilent comme le typhon, sans rien voir.
C'est alors la manade en folie,
Effrayant un grand étalon ~~par~~ blanc qui hennit et
Se cabre et s'effrite, devenu feu de terreux,
A la vue des dieux en fureur.